

CHRONIQUE

A. Aymard et J. Auboyer. *L'Orient et la Grèce.* (Histoire générale des civilisations, t. 1.) Presses Universitaires, 1953.

Nous voulons signaler ce volume à l'attention de nos lecteurs, non seulement parce qu'il y est question en quelques lignes de Marseille, colonie de Phocée, fondatrice de comptoirs, civilisatrice de la Gaule exploratrice de la mer du Nord, mais parce qu'il inaugure une nouvelle collection, d'un caractère original. L'histoire locale, à laquelle est consacrée cette revue, ne doit pas négliger l'histoire générale, qui ne peut se passer d'elle, mais sans laquelle elle-même n'aurait qu'une portée et un intérêt limités. Or, l'histoire générale s'oriente de plus en plus vers les aspects économiques, sociaux, culturels, autrement dit l'étude des civilisations, au détriment de l'« histoire-batailles », purement politique, diplomatique ou militaire. C'est à cette tendance que correspond cette nouvelle collection, dirigée et préfacée par M. Crouzet, et il faut dire hautement que ce premier volume est une réussite de premier ordre : supposant connus les faits politiques, que rappelle un substantiel tableau synchronique, A. Aymard (que complète Mlle Auboyer pour les peuples de l'Asie orientale) fait revivre « les civilisations impériales », puis « les civilisations de l'homme » dans le Proche Orient, avec une science que le lecteur ne soupçonnera pas toujours, tant l'exposition est aisée et claire, mais que le spécialiste apprécie à sa valeur. Si les six autres volumes de la collection ont les mêmes qualités que le premier, c'est ici que l'on trouvera la meilleure histoire du monde, que tous les amateurs du passé ont un jour rêvé de lire et de posséder.

J.-R. P.

Jean Chelini. *Genèse et évolution d'une paroisse suburbaine marseillaise.* Préface de M. le Chanoine Sasia, Supérieur de la Société des Prêtres du Sacré-Cœur, Marseille, Imprimerie Saint-Léon, 1953, 1 vol. in-8° de 164 p.

On connaît les méthodes de sociologie religieuse de M. le Bras qui a voulu substituer à des impressions vagues et subjectives une recherche patiente fondée sur les éléments d'information les plus divers et aboutissant à une connaissance précise de la pratique. Nous ne croyons pas que, pour bien conduites qu'elles soient, ces enquêtes épuisent la complexité du fait religieux, mais on ne saurait plus entreprendre d'étude sur un diocèse ou sur une paroisse sans en tenir compte. M. Chelini a précisément montré bien de l'intelligence dans leur utilisation en écrivant d'abord un diplôme d'études supérieures, puis l'ouvrage publié aujourd'hui, sur *Genèse et évolution d'une paroisse suburbaine marseillaise*.

Beau sujet : M. Chelini était aidé par des souvenirs familiaux ; il traitait d'une paroisse, celle du Bon Pasteur, en constante transformation et où s'étaient succédées pendant les 70 dernières années « presque toutes les expériences du catholicisme contemporain en vue de s'adapter au monde moderne, depuis le cercle ouvrier de l'Albert de Mun

jusqu'aux sections, dernières venues de l'Action Catholiques comme celle des milieux indépendants ou A. C. I. et le groupe d'Action Catholique Ouvrière ou A. C. O.

L'ouvrage touchera non seulement les historiens locaux, mais tous ceux qui s'intéressent aux mouvements religieux et ouvriers, voire à l'éducation. Il fait bien augurer des qualités de travail, de curiosité, de pénétration de M. Chelini, dont on est en droit d'espérer une reconstitution plus vaste de la vie religieuse du diocèse dont cette étude ne serait qu'une première assise d'une rare solidité.

P. GUIRAL.

Pierre Colotte. *Pierre de Deimier, sa carrière à Paris, ses relations avec Malherbe.* Publication des *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence*, nouvelle série, n° 2, 1953.

Voici que grâce aux recherches diligentes et approfondies de notre collègue Pierre Colotte sortent de l'ombre le nom et le rôle de ce comtadin, Pierre de Deimier (1580 ? - † après 1615), dont personne depuis longtemps n'avait plus ouvert les recueils de vers, dont quelques rares spécialistes de la philologie française étaient seuls à pratiquer l'*Académie de l'Art poétique* : il ne saurait laisser indifférents ni les historiens de notre langue ni les curieux du passé provençal.

L'étude que nous présentons aujourd'hui fait suite à celle que nos lecteurs ont pu apprécier dans nos récents fascicules de 1952-1953. Après une jeunesse rhodanienne et marseillaise, dédiée aux Muses et à l'amour, notre Avignonnais s'en vient à Paris, en quête de fortune et de gloire, essaye de se pousser à la cour d'Henri IV, y réussira mal, trouvera heureusement meilleur accueil auprès de la première épouse du Béarnais, Marguerite de Valois, qui a, elle aussi, sa cour de poètes. Il est épaulé par des compatriotes déjà en place, Laugier de Porchères, François de Rosset, et il rencontrera Malherbe, qu'on peut leur adjoindre, puisqu'il est devenu un provençal d'adoption. Il nous plaît de constater ici que la Provence n'est pas absente de cette mêlée littéraire où, dans ces années 1605-1610, les clans s'affrontent, et M. Colotte a le mérite de nous aider à voir clair dans les tendances confuses et les compétitions sourdes qui partagent alors le monde des lettres ; période de transition dont les aspects divers avaient besoin d'un meilleur éclairage, et pour laquelle nous avons maintenant l'éclaireur et le guide.

Non moins délicate était la tâche de préciser la position de Deimier. Il arrive de sa province, poète *baroque*, dans la capitale où Malherbe va s'ériger en régent du Parnasse et préparer un art soumis à la raison et aux règles. Deimier se ralliera à Malherbe et, acceptant ses leçons, assagira, appauvrira sa muse, et même son *Académie* a pu être considérée comme un exposé de la doctrine magistrale. En fait, on nous le montre ici, son attitude fut plus nuancée. Un disciple, oui, mais non de stricte obédience. Révérencieux, oui, mais aussi jaloux de son indépendance, faisant des réserves, ayant ses idées propres et les affirmant, se refusant par exemple à sacrifier Ronsard. Pour transposer dans notre jargon, un sympathisant qui n'observe pas toujours l'alignement. Aussi Malherbe ne l'a pas désavoué, mais non plus avoué comme porte-parole. N'empêche que cet enfant du Midi, avec son gros bouquin de 592 pages, contribue dès 1610 à l'élaboration du classicisme.

Cette *Académie* nous la connaissons mieux par les publications ultérieures que M. Colotte nous promet. Les deux mémoires qu'il vient de nous donner ne sont que les prolégomènes, riches et neufs, d'une entreprise qui rendra à notre Provençal le renom que ses contemporains et la postérité lui avaient refusé. Grâce à lui, Deimier sera le mieux traité de tous ces grammairiens que la Provence a fournis, depuis Honorat Rainbault, maître d'école à Marseille au XVI^e siècle, jusqu'à Domergue, en passant par Leven de Templeré et l'abbé Feraud, lesquels attendent chacun son exégète.

A. BRUN.

E. Delebecque. *Un village qui s'éteint.* Avignon. Imprimerie R ullière frères, 1951, 1 broch. in-8°, 86 p.

Nous avons beaucoup aimé le bref et substantiel ouvrage de M. E. Delebecque : *Un Village qui s'éteint*. Le thème de la terre qui meurt est en l'occurrence incarné par ce village de la Roque-sur-Pernes, à 30 km à l'Est d'Avignon, à 12 km au Sud de Carpentras. Pas de rhétoriques ; des faits ; pas de sentimentalité, mais une profonde passion, celle de l'humaniste et de l'administrateur, dissimulée derrière la présentation de ces faits affligeants.

Mais il y a mieux : l'ouvrage se termine par ce que M. Delebecque appelle *un appendice inespéré*. Nous avons oublié le souvenir de ces Français du Banat d'origine lorraine qui avaient fini par atteindre en pleine Europe centrale le nombre de 500.000 habitants aux bras vigoureux, au cœur bien accroché. Partagés après la première guerre mondiale entre la Hongrie, la Roumanie, la Turquie, torturés, au cours de la seconde, par les Allemands et par les Russes, on a décidé d'en accueillir quelques-uns à titre d'essai à la Roque-sur-Pernes. « Non sans émotion, on a pu voir débarquer du train, puis d'un camion arrêté devant les ruelles montantes de La Roque-sur-Pernes de robustes gaillards, avec leurs femmes, leurs mères, leurs enfants, étonnés de la douceur de l'automne provençal ; ils avaient encore du tragique au fond de leurs yeux clairs, un peu fixes ; j'ai vu les regards s'adoucir, et luire avec un sourire d'espoir, devant une soupe fumante et une nappe blanche, sous un toit hospitalier ; et quand leurs regards se sont posés sur les terres en friche attendant leurs nouveaux labours, il y passait de la foi. »

Un tel livre ne se résume pas : il se lit, il fait réfléchir et, finalement, il fait espérer.

P. G.

Georges Grossi. *Des Romains aux Barbares* (tableaux historiques de la Gaule au Bas-Empire). Vaison, Imprimerie Macabet, s. d. (1953), 1 vol. in-8° de 142 pages.

L'auteur, un jeune professeur provençal, qui enseigne le français à l'étranger, témoigne dans cet ouvrage qu'il garde un intérêt passionné pour le passé de sa patrie et pour les études historiques. Il a donc rédigé six « tableaux » qui font revivre ce qu'il appelle justement « deux siècles décisifs », les IV^e et V^e de notre ère. Il y fait preuve d'un réel talent littéraire et d'une solide formation historique ; l'on regrettera peut-être que le désir — si louable — d'être lisible et attrayant ait entraîné l'auteur dans la voie équivoque de l'histoire romancée : c'est le cas dans le chapitre sur « Deux voyageurs infatiga-

bles», consacré au séjour de saint Jérôme en Gaule et dans celui intitulé « Villas de luxe en Gaule », qui évoque le domaine auvergnat de Sidoine Apollinaire. Ces pages brillantes contrastent, par le ton et en quelque sorte par le genre littéraire, avec le reste de l'ouvrage qui demeure plus strictement historique. On appréciera particulièrement le chapitre initial sur « Arles, ville impériale » et le chapitre terminal sur « le problème barbare », qui intéressent l'histoire de la Provence. L'ouvrage est heureusement illustré par des textes anciens, traduits en français, par des cartes et des dessins.

J.-R. P.

Jean Pourrière. *Saint Mitre d'Aix et Saint Démétrius de Périnthe.* Etude critique d'hagiographie. Paris, Imprimerie Chantenay, 1953, 1 broch in-8°, 77 p.

Saint Mitre que les Aixois honorent depuis bien quinze siècles et dont ils ont fait leur patron, est-il un confesseur ou un martyr ? Est-il même un personnage réel et ne faut-il pas le considérer comme un simple dédoublement du prêtre Démétrius, martyrisé à Périnthe, près de Constantinople, en 305 ou 306 de notre ère ? Les trois opinions ont été et sont encore soutenues et la troisième, qui n'a pas trente ans d'existence (elle a été émise par Georges de Manteyer, en 1923, et appuyée par E. Duprat, en 1941) a déjà séduit un certain nombre d'érudits.

Il y a donc là un problème qui mérite d'être étudié.

Cette étude, M. Jean Pourrière vient de s'y livrer d'une façon approfondie et de nous en donner le résultat dans une substantielle brochure de 78 pages, in-8°, fort bien imprimée, sur papier alfa, tirée à 300 exemplaires seulement et intitulée : *Saint Mitre d'Aix et Saint Démétrius de Périnthe. Etude critique d'hagiographie.*

Comme on le voit par son titre, elle porte essentiellement sur la question de l'identité alléguée des deux bienheureux. Mais l'examen attentif des plus anciens textes relatifs au patron d'Aix permet également à l'auteur de se prononcer avec assurance sur la qualité de ce dernier, confesseur ou martyr.

La démonstration de M. Pourrière, conduite avec une rigueur qui ne néglige aucun des arguments de la thèse contraire, est soutenue par une grande érudition qui fait appel, non seulement à l'hagiographie et à l'histoire, mais encore à la philologie et à la liturgie.

En voici une analyse détaillée :

La première partie, qui est la plus importante, est consacrée à la définition de la personnalité de Saint Mitre. L'auteur y étudie en détail le chapitre 70 du *Livre sur la gloire des confesseurs* de Grégoire de Tours, la *Vie* anonyme de Saint Mitre et l'annonce du martyrologe d'Adon au 13 novembre.

Il montre que l'évêque tourangeau, dont on n'a pas le droit de dire qu'il était mal renseigné sur le bienheureux aixois, attribue implicitement et explicitement à ce dernier la qualité de confesseur et que, contrairement à l'opinion d'E. Duprat, aucun des termes dont il se sert n'autorise à voir dans ce bienheureux un martyr.

Il établit que la *Vie de Saint Mitre*, dans laquelle le patron d'Aix est représenté avec une clarté aveuglante comme un confesseur, est

indépendante de la notice de Grégoire de Tours, qu'elle a été écrite à la fin du VIII^e siècle (et non au XI^e, ainsi que le prétend E. Duprat) et qu'elle apparaît bien comme le reflet fidèle d'une *Vie* plus ancienne, remontant vraisemblablement au milieu ou à la seconde moitié du V^e siècle.

Enfin, sévère, à juste titre, envers Adon, il démontre qu'il n'y a aucune créance à accorder à ce martyrologe, lorsqu'il fait de saint Mitre un martyr et qu'il marque son anniversaire au 13 novembre.

La seconde partie, qui traite de la personnalité de saint Démétrius de Périnthe, est beaucoup plus courte que la précédente, et pour cause : les documents que nous possédons sur ce saint se réduisent à deux mentions, l'une du martyrologe syriaque de Wright (copiée en 411), l'autre, encore plus brève, du martyrologe hiéronymien (compilé au milieu du V^e siècle). M. Pourrière, après les avoir examinées attentivement, conclut que l'existence d'un prêtre du nom de Démétrius, martyrisé à Périnthe, en 305 ou 306, ne peut être regardée comme absolument certaine.

La troisième partie a pour objet l'examen des concordances et des discordances entre les deux personnalités. Le nom de Mitre, dit-on, ne serait autre chose que celui de Démétrius, amputé, par aphérèse, de sa syllabe initiale. M. Pourrière démontre qu'il n'en est rien et que c'est la simple transcription d'un nom grec dont il cite plusieurs exemples fournis par les inscriptions. Quant à la quasi-identité des dates de leurs fêtes (13 novembre pour l'Aixois et 14 novembre pour le Périnthien), également présentée comme un argument important, elle est non seulement de peu de valeur, puisque les noms des deux saints sont différents, mais même des plus contestables, étant donné que le 13 novembre ne saurait être tenu pour l'anniversaire traditionnel du patron d'Aix. L' inanité de l'hypothèse imaginée pour expliquer comment le culte de saint Démétrius aurait passé de Thrace en Provence est ensuite établie par une critique serrée, comme est établie l' inanité de chacune des prétendues concordances réunies par Duprat en un faisceau de dix questions.

L'exposé des discordances montre, au contraire, que celles-ci sont nombreuses, graves et irréductibles, ce qui permet à l'auteur de conclure : « Il y a toutes chances pour que saint Mitre soit un personnage réel en même temps qu'un saint véritable dont la ville d'Aix peut se flatter de connaître l'individualité avec quelque précision ».

L'ouvrage se termine par deux appendices. L'un sur saint Dèmètre ou Domitre de Gap, dont le cas avait semblé, à tort, susceptible de fournir un argument en faveur de l'identité de saint Mitre et de saint Démétrius de Périnthe. L'autre porte sur le culte comparé de saint Mitre et de saint Maximin à Aix. E. Duprat ayant soutenu que le culte du premier avait peu à peu décliné devant celui du second, M. Pourrière a tenu à montrer la fausseté de cette assertion en établissant, grâce à de nombreux textes inédits, que, même à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e, les fêtes des deux saints étaient, au point de vue liturgique, exactement sur le même pied et que la dévotion populaire était beaucoup plus vive envers saint Mitre qu'envers saint Maximin.

Quoique j'aie dû négliger bien des détails attachants, j'espère en avoir dit assez pour inciter à lire cette savante dissertation, la plus importante et la meilleure qui ait été écrite sur le patron d'Aix. Elle

s'adresse, en effet, à plusieurs catégories de lecteurs, à ceux qui s'intéressent aux questions d'hagiographie, aux fervents de l'histoire d'Aix et aux dévôts de saint Mitre soucieux de savoir vers qui s'élèvent leurs prières.

Augustin Roux.

**LE CENTRE DE DOCUMENTATION
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**

Publie un BULLETIN ANALYTIQUE (Partie PHILOSOPHIE) qui paraît tous les trois mois. Ce documentaire dépouille, signale et résume brièvement tous les articles parus, en France et à l'étranger, tant dans les revues philosophiques que dans les revues spécialisées dans le domaine de la Morale, de l'Esthétique, de l'Histoire des Sciences, de la Linguistique, de la Psychologie et de la Sociologie.

Tous ceux qui s'intéressent aux sciences de l'Homme ont ainsi à leur disposition une bibliographie trimestrielle à la fois signalétique et analytique, complétée par une table annuelle des auteurs et des concepts.

Le CENTRE de DOCUMENTATION du C. N. R. S. fournit également la reproduction photographique par micro-films ou sur papier des articles signalés dans le Bulletin, ou de ceux dont la référence bibliographique précise lui est fournie.

	<i>France</i>	<i>Etranger</i>
Prix de l'abonnement	2.000 Fr.	2.500 Fr.
Tirage à part de la partie « Sociologie » ...	800 Fr.	1.000 Fr.
Pour tous renseignements s'adresser :		
16, Rue Pierre Curie, PARIS (5 ^{ème}). Tél. DANton : 87-20.		